

C'est écrit :

[par

Léo Henry]

QUELQUES MOTS

À LA MÉMOIRE DE FRANCIS CADIQUE

J'ai reçu début mai un email de Francis Cadique. Cela faisait près de quatre ans que je n'avais pas eu de nouvelle — depuis la publication du fanzine que nous lui avons consacré et l'envoi des exemplaires dont il accusait réception. En mai 2020, c'était le plein confinement du Covid-19 et, par pure coïncidence, j'avais justement essayé de l'appeler quelques jours plus tôt, pour le questionner sur la situation dans son village, savoir comment il tenait le coup, lui et ses chiens. Le mail arrivé ce soir-là était signé d'une certaine Marie. Elle se présentait comme la sœur jumelle de Francis — j'ignorais jusque-là qu'il en ait eu une. Son message tenait en peu de mots. Francis nous a quittés, disait-elle. Ses obsèques ont eu lieu il y a trois semaines. Merci de faire part de la nouvelle à ses lecteurs.

Jusqu'à la fin des années 2000, on pouvait croiser Francis en salons, à Nantes, à Épinal, et de-ci, de-là, à la Convention Nationale. Même s'il avait rasé sa moustache depuis des lustres, on continuait de l'imaginer avec cet attribut pileux, aussi indissociable de l'image qu'on se faisait de lui que la nuque longue de cheveux gris, les lunettes qui ne lui servait qu'à lire et par-dessus lesquelles il regardait le monde, ou son fort accent toulousain (« *c'est toi qui a l'accent* », répliquait-il à chaque nordiste qui lui en faisait la remarque). Francis faisait partie des piliers de la science-fiction française, ce petit groupe de vieux hommes chevelus en bout de bar, qui semblaient ne venir aux raouts de Notre Club que pour siphonner cafés, bières, Bourgogne et, tard le soir, whisky tourbé apporté par certains éditeurs franciliens. Les nouvelles générations ignoraient le bonhomme, qui n'avait rien publié depuis les années 80, dont la plupart des titres étaient devenus introuvables. Même parmi les historiens du

milieu, les quelques faits saillants de sa biographie demeuraient obscurs. Francis en rajoutait volontiers, brouillant les pistes à coups de demi-vérités. Malgré tout cela, il était un peu plus qu'un illustre inconnu des mauvais genres ; il fallait, pour s'en rendre compte, prendre la peine de se pencher sur l'ensemble de sa carrière — je peine encore aujourd'hui à écrire « son œuvre ».

D'après le site de référence Noosphere, Francis Cadique a signé cinquante-six romans et pas loin de deux cents nouvelles, explorant tous les registres du fantastique classique, de l'horreur et de la science-fiction, et toutes les tonalités, du drolatique au tragique. Son univers très particulier est un mélange périlleux et la plupart du temps instable de gauloiserie et de métaphysique, faisant se rencontrer robots trop umains, mondes incertains, calembours piteux, détails autobiographiques à peine déguisés. Aristote et l'almanach Vermot rencontrent Whilhelm Reich, dans l'espace.

Si les deux tiers, au bas mot, de sa production pléthorique sont définitivement irrécupérables, pénibles à relire, voire franchement navrants, il émerge quelques bijoux, dont certains vaudraient certainement l'effort d'une réédition. Je pense en particulier à **Ubac**, le premier roman que j'ai lu de lui, et qui, près de dix ans avant le **Neuromancien** de William Gibson, faisaient des Hautes-Pyrénées le berceau du tout premier récit **cyberpunk**. Je pense à **Coule, encre de mes yeux, dit le policier**, brillant thriller ésotérique mêlant musique baroque et voyages dans le temps. Et bien sûr, je pense au magnifique **Le Maître de Haute-Savoie**, ce roman de *fantasy* du terroir qui prenait pour carte unique la pochette du *Music For Airport* de Brian Eno, sorti depuis quelques mois seulement.

À cette époque, au milieu des années 70, Cadique a en France le statut d'*auteur culte* — c'est-à-dire connu auprès d'une poignée d'érudits à cheveux gras. C'est un poulain de l'écurie des avant-gardes de la SF, à deux doigts de percer à l'international. Plusieurs de ses nouvelles les plus perchées ont déjà parues en traduction dans des canards américains, et il fait partie des rares invités étrangers de la WorldCon de 1976. Biais de

traduction⁽¹⁾ ou fossé culturel, le ton pince sans rire de ses récits a pour l'essentiel échappé à son lectorat anglophone. La poignée de hippies venu l'écouter restent stupéfaits du peu qu'ils saisissent de son speech donné à l'estrade. À la décharge de Francis, son français déjà limite est rendu ce soir-là rocaillieux par un abcès dentaire, et les doses massives d'antidouleur qu'il vient de faire descendre à coups de Long Island Ice Tea. La *Conférence de Kansas City* reste un grand moment de n'importe quoi, sommet d'embarras pour tous ceux qui en furent les témoins, et grande occasion manquée pour la science-fiction française. De cet épisode, pourtant, comme de chaque désagrément de son existence, Cadique saura faire de la littérature. Francis ne cessera de répéter que le brouillon de cette allocution américaine est devenu la graine de son hallucinante — et plutôt hermétique — « **Trilogie Impériale** », qu'il publiera deux décennies plus tard à compte d'auteur et que nous sommes nombreux à porter en haute estime : **Petite VALIS, Il faudra l'heure divine, La Cabane du Archer et Radio Libre Astaffort**⁽²⁾.

On peut sans trop de risque hasarder une autre hypothèse sur l'obscurité qui continue d'entourer le travail de Cadique : le rendez-vous raté avec l'audiovisuel. Les récits fracassés de Francis aurait fait de parfait arguments à des films à grand succès, et lui-même en avait tellement conscience que la deuxième partie de sa carrière fut largement consacrée à des novellisations sous pseudonymes, au rythme de trois ou quatre romans par an. En parallèle de ces travaux considérés comme alimentaires, il publiait sous son vrai nom des adaptations littéraires de films inexistantes — « *ni faits, ni à faire* », comme il disait lui-même —, inventés à la volée. Malgré l'absurdité apparente de cette démarche, il lui arrivait d'en tirer des récits fort savoureux. Passons rapidement sur **Les Visiteurs 4** :

Néo Tokyo, pastiche certes réussi mais dont le succès de niche — le seul de la série a avoir été repris en poche — éclipse des titres bien plus intéressants. Je recommande particulièrement **Je t'aime je t'aime (et je t'aimerai)**, inspiré par le cinéma d'Alain Resnais ; **Un samedi soir sur Mars**, formidable rom-com toute en non-dits entre polyamoureux télépathes ; ou encore, et surtout, le très drôle et émouvant **Substance à mourir**, qui traite sur le mode cartoonnesque de la dépendance alcoolique de l'auteur lui-même.

À part la très brève nécro d'Emmanuel Carrère dans *Libé* — et le portrait finement documenté de Laurent Queyssi sur le forum du Béliat' —, la disparition de Francis n'a pas fait plus de vagues que le reste de sa carrière. Plusieurs mois ont passés, déjà, et tout se passe comme s'il n'avait jamais existé. En 2016, j'ai beaucoup échangé avec lui au téléphone et par email pour finaliser le numéro du *Bazaar Maniac* que nous lui consacrons⁽³⁾, et pour me souvenir de la malice et de l'imprévisibilité du bonhomme, je demeurais avec l'étrange impression que le point final ne pouvait être apposé ainsi. Les circonstances du décès, l'enterrement précipité, le mot même de *disparition* qu'avait utilisé sa mystérieuse jumelle — un terme typique de l'incertitude chronique des univers *cadiquiens* —, tout semblaient appeler un twist, ou au moins une chute à sa hauteur de novelliste.

L'événement s'est produit la semaine dernière, comme une évidence, un soulagement. Il prit la forme d'un second nouvel email, posté comme le précédent de l'adresse Caramail de Francis. Ce nouveau message n'était pas signé. Il se résumait à ces six mots :

*Je suis mort,
vous êtes vivants.*

Notes :

- (1). Exemple fameux : le titre de sa nouvelle « *Encore et encore* » a été rendu en anglais par le cocasse et obscur « *Rappel and rappel* ».
- (2). Francis se plaisait à rappeler que toute trilogie sérieuse se devait de compter au moins quatre volumes.
- (3). *Bazaar Maniac* numéro 7 spécial Francis Cadique, en vente à la librairie *Galaxy-bis* ou par correspondance auprès des Règles de la nuit (60 pages, 3 euros). Contient une longue interview réalisée par Richard Combailot, un cahier critique piloté par Philippe Boulter, plusieurs rééditions, ainsi qu'une nouvelle inédite que je ne suis pas loin de considérer comme son chef-d'œuvre : « *Les Androïdes rêvent-ils de bouteilles de butane ?* ».